

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 6

Artikel: L'entraînement
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207561>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

jourd'hui. On faisait, au « foua de la kumena », des fournées qui donnaient du pain pour un mois et plus. En été, il moisissait facilement, et il n'était pas rare de voir porter au four, pour être recuit une, deux et même trois fois, du pain tout vert de moisissure. On ne commençait à manger la viande fumée d'un porc que lorsqu'un autre porc se mettait à la cheminée. Les noix, on ne les utilisait souvent qu'une année après la récolte, afin que, à cause de leur amertume, on n'en mangeât point en les « grimailant ». On vivait « su le villio », sur les vieilles provisions. « Il serait téméraire, ajoute M^{me} Odin, de vouloir jeter le blâme sur une coutume qui a beaucoup contribué à enrichir nos paysans. Cette richesse, sans doute, a sa source dans une économie qui frisait l'avarice, mais elle témoigne d'une austérité de vie et d'un renoncement dont nous ne serions plus capables. Autrefois, on jeûnait véritablement ; on ne cuisait rien et l'on ne mangeait presque rien de tout le jour ; maintenant, pour bien jeûner, on fait de telles quantités de gâteaux « ke l'é on-na vergogne ! »

En fait de vêtements, la simplicité s'en est aussi allée. On ne voit plus les hommes porter, leur vie durant, ces « gardabi » (redingotes) qu'ils tenaient de leurs pères, léguaient à leurs enfants, et avec lesquels ils allaient à l'église, aux noces, aux baptêmes, aux enterrements et au dehors pour les affaires importantes. Les femmes avaient des « gredons à bretalè » (jupons à bretelles). Jamais elles n'eussent osé porter des robes bigarrées : s'il était survenu un deuil, qu'en auraient-elles fait ? Pour cirer les souliers, chacun passait la brosse contre les marmites, « su dau matoron » et ensuite sur la chaussure, qui devenait bien noire. Quant aux parapluies, personne n'en avait avant 1800. Pleuvait-il, les gens se mettaient des sacs ou des tabliers sur les épaules, « mimamein kan l'alavan ou preidzo. »

C'était le temps des grands poêles de molasse qu'on chauffait de la cuisine. Ces bons gros « forné » avaient une « karèta » ou escalier de deux marches où les vieillards passaient la veillée en sommeillant ou bien en jouant au « merolet » (marelle). Les lignes de ce jeu y étaient gravées légèrement. Neuf ou douze haricots de couleur différente servaient de jetons, et des fruits secs formaient l'enjeu. Sur le poêle, on mettait un coussin de noyaux de cerises, sous lequel on fourrait les mains pour se chauffer.

Dans les soirées fraîches de l'automne, quand on ne chauffait pas encore le « forné », on faisait une flambée à la cuisine, sur le foyer, et chacun prenait place à l'entour ; les femmes relevaient un peu leurs jupes, autant pour ne pas les salir que pour mieux se chauffer ; c'est ce qu'on appelait « kaforná ». Sur la maisonnée, la « bouarné » ouvrait son vaste manteau. Que de belles veillées passées là-dessous à jaser et à rire tout en faisant les bricoles ou les échals ! Les garçons courtoisaient les jeunes filles, et maint soupir a pu s'exhaler vers le ciel par ce canal au travers duquel on voyait les étoiles, qui paraissaient toucher la « bouarné ». Tout s'en va ; la « bouarné » ne sera bientôt plus qu'un vague souvenir des temps passés.

A la fin de l'année, tout l'intérieur de la cheminée se garnissait de viande de porc, qui s'y fumait admirablement et devenait excellente. Ces provisions étaient la gloire de la maison. On raconte qu'un vieillard un peu simple demeurait en extase devant les saucisses et les saucissons suspendus à sa cheminée, et s'écriait : « Lé z'andzé, lé z'arkandzé et le péire-gran éternel ! Lé ci ke l'é le mélliou dé ti ! » Les anges, c'étaient les saucisses ; les archanges, les saucissons ; le père-grand éternel, le « boutefâ » ou saucisson fait avec le gros boyau, et qui était le meilleur de tous ! La race des adorateurs du boutefâ ne s'est pas perdue, bien qu'on ne sache plus le fumer comme autrefois.

Si le temps où l'on ne rougissait pas de « déveza patué » avait son charme, il faut reconnaître d'autre part que grande était l'ignorance de la population. Les maîtres d'école eux-mêmes ne passaient guère pour des puits de science. M^{me} Odin raconte qu'un régent de Blonay se trouvait embarrassé quand il fallait lire dans la bible le nom de Cappadoce, si bien que Cappadoce devint son sobriquet. Un autre magister, voyant un de ses écoliers hésiter aussi devant un terme de géographie, lui dit : « Kanblia-lo ci inke, se te ne le sâ pa ! »

Quant aux naïves croyances, inutile de dire qu'elles fleurissaient à Blonay autant que partout ailleurs : L'arbre fruitier fleurissant en automne annonçait une mort prochaine dans la famille du propriétaire. On se gardait de compter les étoiles afin de ne pas attirer des verrues. Pour prévenir la crampe, les femmes portaient des jarretières rouges. « J'ai connu, écrit M^{me} Odin, une bonne vieille femme qui guérissait les dardres (« lé dèrdé ») par la prière : elle prenait trois fétus de paille qui avaient le nœud ; elle les promenait trois fois autour de la darte en priant, mais on ne l'entendait pas prier ; à la fin de chaque tour, elle soufflait sur la paille. Elle faisait cela trois jours de suite, et la darte disparaissait complètement. J'ai vu cela de mes propres yeux, et ce n'est pas une bourde. » On conservait l'extrémité du « bourellion » (nombril) du nouveau-né, extrémité qui se détache au bout de quelques jours. Ce lambeau, s'il appartenait à un garçon, on le mettait dans le sac militaire, pour faire de l'enfant un vaillant soldat ; celui des filles était coupé en fines lanières, plus tard cousues par elles, afin qu'elles devinssent adroites et aptes à tous les ouvrages de leur sexe. Pour se débarrasser d'un « gotro » (goître), on nouait autour du cou une aiguillée de soie ayant passé dans le gros orteil d'une personne aimée et qui venait de mourir. « J'ai connu une fillette de neuf ans, dit l'auteur, qu'on a condamnée à cette épreuve, malgré sa profonde terreur. »

Infaillibles étaient les présages tirés des songes : « Kan on rév' apréi déi z'einfan, on vin malado ». Si l'on rêve d'œufs, « on a déi crouïe leinwoué », on a de méchantes langues (on est calomnié) ; si les œufs sont cassés, c'est moins mauvais. Rêver de cerises noires, signe de mort. D'autre part, quand on rêve des morts, on a des nouvelles des vivants absents. Rêver de cochons est de bon augure.

Les gens du Blonay d'autrefois ne croyaient pas moins fermement à l'existence des « servants », ces esprits familiers qui jouaient toute sorte de tours. Chez les Joffrey, — qui possédaient le domaine de Leiterand et nombre d'albums sur les monts, sans compter la Tour de Gourze, — il y avait un servent qui allait d'un de ces endroits à l'autre, d'autant plus aisément qu'il pouvait « se fère ein dzein », se transformer en homme. Quelques personnes l'ont vu, au commencement du XIX^e siècle, sous la forme d'un petit animal semblable à un rat. Un jour, en Ortière, la plus belle génisse du troupeau se trouva, on ne sut comment, juchée en haut du toit. Elle ne regagna le pâturage que lorsque l'armail des Joffrey eût préparé la petite offrande de crème qu'attendait le servent. Aux Riaux, pour avoir négligé ce devoir, on trouva la chaudière transpercée de clous. Une autre fois, le servent avait attaché toutes les vaches au même lien. Les Joffrey ayant vendu leurs propriétés de Blonay, leur lutin quitta le pays pour se réfugier à la Tour de Gourze.

Au « mândzo déi bou » (médecin des bois), on attribuait le pouvoir de dissiper le mal fait par les sorciers. Ce personnage, Denis M., vétérinaire, à Châtel-St-Denis, fut maintes fois appelé à Blonay pour délivrer quelqu'un d'un mauvais sort. En 1845, il chassa par la cheminée une sor-

cière qui empêchait un nouveau-né de prendre le sein. Il n'acceptait pas d'argent pour prix de ses services ; on le récompensait en lui envoyant tantôt un tonnelet de vin, tantôt un panier de raisins.

Plus près de nous, une jeune fille, marraine de l'enfant d'une « donneuse de sort », tombe malade. Les médecins sont impuissants à la guérir. On s'adresse alors à une sorcière de Brent, qui réclame le dernier cadeau fait par la jeune fille à sa filleule ; c'était une robe. Dans la cuisine, on allume un grand feu de sarments. Pendant qu'il brûle, les membres de la famille tournent autour du feu en frappant dessus avec des bâtons, et l'exorciste bat vigoureusement la robe, suspendue au faite de la maison, pour en faire sortir le mal. D'après une autre version, la robe devait être mise sous un égoût : quand elle serait pourrie, la jeune fille guérirait ! Hélas ! elle n'a pas guéri, elle est morte poitrinaire. A la suite de divers cas analogues, la sorcière a été condamnée, non au feu, mais à une forte amende. »

Aujourd'hui, le mot de sorcier n'exprime plus en général qu'une idée de méchanceté : « on villio sorsié », un méchant vieillard ; « ellia sorsière dé femâla ! », cette peste de femme ; « ellia sorsière dé chôla m'a fé tsezi ».

(A suivre.)

V. F.

L'entraînement. — Un monsieur entre chez un oiseleur pour acheter un perroquet.

Il est fort tenté par un perroquet de port et de plumage magnifiques.

— Mais il ne parle pas, votre oiseau ? fait-il à l'oiseleur.

— Faites pas attention, M'sieu ; il m'est arrivé hier de Ceylan. C'est l'émotion du voyage. Vous verrez que quand il aura passé seulement une heure avec madame, vous ne pourrez plus le faire taire.

LES DICTONS DE FÉVRIER

Pluie de février
Vaut jus de fumier.

Février le court, le pire de tous.

Février entre tous les mois
Le plus court et le moins courtis.

Si février ne fourvoye,
Février doit remplir les fossés ;
Mars doit les rendre secs.

Belle avoine de février,
Bonne espérance au grenier.

Si février ne fait pas des siennes
Mars lui livre camp et guerre fière.

En février, s'il grêle et tonne,
C'est la marque d'un bel automne.

Se févrâi févrouïe,
Mâ mine ein tsan lè z'ouïe.

Le fau que févrâi
Fasse son devâi.

Se févrâi ne fevrouïe, mâ amine mâle z'ouïe.

Se févrâi ne fevrotte
Mâ vint que tot débllotte.

Se janviê ne janviotte et se févrâi ne fevrotte, mâ lo dzemotte.

A la Saint-Matiâ (24 février)
Bouna féna, dzita tè z'a.

Aveina de févrâi
Fa plîeyi lo cholâi.

Se févrâi ne fevrotte,
Se trôve mâ que mermotte.

Se fevrâi ne fevrouïe
Vint mâ que l'eïn-nouïe.

Se févrâi ne fevrouïe,
Mâ et avri mèimeron gran broui.

Quan tou' au mai de févrâi
Fau porté lè bossot au gournâi.

Lè fève de févrâi
Fan treinblâ lè solâi.